

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 20 AVRIL 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Les œufs de Pâques, par Emile Chauvette. — Ascension de la tour Eiffel. — Cueillettes et glanures : La semaine sainte, par Jules Saint-Elme. — A. M. Emile Zola (suite et fin), par Gaston P. Labat. — Dialogue, par L. Gougeon. — La loi du travail, par Paul Durand. — Bibliographie. — La véritable tempérance : Décalogue. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère (suite).

GRAVURES : Le crucifiement, tableau de Gustave Doré. — L'Exposition Universelle de Paris : Ascension de la tour Eiffel. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Les gros lots réclamés jusqu'à ce jour, pour le dernier tirage de nos primes mensuelles, sont :

M. Ovide Gagnon, 57 1/2, rue du Pont, St-Roch de Québec, \$25.00 ;

M. Arthur Yon, 252, rue Saint-Laurent, Montréal, \$15.00 ;

Mlle Elizabeth Saint-Pierre, 25, rue Sainte-Genève, Montréal, \$10.00 ;

M. Phil. Sainte-Marie, 253, rue Saint-André, Montréal, \$5.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



* * Il y a un mois environ, un Anglais vint à mon bureau et me demanda si je voulais souscrire à un ouvrage qu'il allait publier prochainement.

Comme on est exposé chaque jour à pareille demande, je regrettai tout d'abord de n'avoir pas affiché à ma porte un de ces avis, rédigés dans un style des plus pittoresques, que l'on voit généralement dans les bureaux d'avocats et de maisons de commerce, et dont l'utilité est incontestable.

Oui, j'aurais certainement économisé deux piastres si mon solliciteur avait lu à ma porte une affiche du genre de celles que possède mon voisin, et qui contiennent les conseils suivants, dont la traduction fut malheureusement perdre tout le charme de la rédaction :

"Ça n'est pas mon jour de souscription. Repassez demain."

"Aujourd'hui je suis très occupé, inutile d'entrer."

"Aujourd'hui je reçois de l'argent. Demain j'en prêterai."

"Dites donc, est-ce que vous n'avez pas autre chose à faire que de courir les bureaux et d'ennuyer le monde ? Quant à moi, je m'occupe de

mes affaires, faites la même chose et ne venez pas me scier."

"J'ai souscrit à tous les ouvrages dont j'ai besoin, n'entrez pas, je n'ai pas d'argent."

"Je ne m'occupe pas d'affaires de moins d'un million, en fait de souscriptions."

"Si vous venez pour me demander de l'argent, vous perdez votre temps."

"Ce n'est pas ici que l'on souscrit, c'est à côté."

Mais comme ma porte était vierge de tout avis de ce genre, mon Anglais entra.

* * Un bel homme, carré d'épaules, bien planté et très vert pour son âge, soixante ans environ.

—C'est le récit de mes campagnes, "la vie d'un soldat anglais," j'ai fait la campagne de Crimée, je suis allé aux Indes, en Egypte, etc., voyez mes médailles.

Trois médailles commémoratives étaient, en effet, attachées sur sa poitrine.

—Ah, vous avez été soldat ?

—Oui, artilleur... 2^{me} batterie, 6^{me} Régiment Royal...

Il faut avoir fait partie de la grande famille du canon pour comprendre l'effet que produit ce seul mot d'artilleur, et aussitôt je me revoyais galopant près de ma pièce, là-bas, dans les plaines d'Algérie.

La connaissance fut vite faite, nous nous serâmes la main, je ne regrettai plus l'affiche protectrice et je m'engageai, sans hésiter, à prendre un exemplaire de l'ouvrage en question.

Je l'ai reçu hier, et j'ai passé la soirée à le lire.

* * Je l'ai lu avec intérêt, voulant connaître l'appréciation que ce vieux soldat ne devait pas manquer de faire des Français avec lesquels il avait fait campagne en Crimée.

Cette lecture ne m'a appris rien de nouveau, car l'auteur, si bon soldat qu'il ait pu être, est moralement coulé dans le même moule que la plupart de ses compatriotes et, à l'en croire, ce sont les Anglais seuls qui ont battu les Russes à Inkerman ; quand aux anecdotes qu'il raconte au sujet des Français elles sont d'une naïveté déplorable.

* * En voici une, par exemple, qu'il affirme avoir entendu raconter par un zouave, dans un langage mixte, que je traduis à grand'peine :

—Une nuit, dit le zouave, j'étais de garde ; il pleuvait comme le diable, le vent soufflait de la vallée de Balaklava et il faisait noir à ne pas voir son nez.

Tout à coup j'entends le galop d'un cheval et je regarde dans l'ombre—nous étions sur le qui-vive car on s'attendait à être attaqués le lendemain—mais je ne vois rien ; le galop se rapproche de plus en plus et je crie : "qui va là ?" le cheval s'arrête, je m'avance et je me trouve en présence d'un officier de lanciers russe.

Je lui adresse la parole en français et lui dis qu'il est dans nos lignes, mais que je ne veux pas le faire prisonnier.

—Bien obligé, mon enfant, me répond-t-il poliment—et nous nous saluons en ôtant nos coiffures—je me suis égaré.

—Oui, je vais vous remettre dans votre chemin lui dis-je.

Je le prie de m'excuser un instant et je vais trouver mon caporal en lui disant d'être sur le qui-vive jusqu'à mon retour.

L'officier russe et moi causons très gentiment et quand j'ai retrouvé le bon chemin je lui dis :

—Bonsoir, monsieur le capitaine, voici votre chemin.

Il me remercie en homme bien élevé et me dit qu'il désire reconnaître ma générosité, comme il se plaisait à le dire, mais je lui réponds :

—Bah ! un officier russe ferait la même chose pour un Français égaré.

—Alors, venez avec moi, me dit-il, mon bon enfant. (Bon enfant, en français, dans le texte), pouvez-vous quitter votre poste pendant une heure ?

—Quitter mon poste ?

—Oui, reprend-il, je sais que votre armée n'a guerre de provisions et peut-être avez vous faim ?

—Ma foi, oui, dis-je, je n'ai pas dormi mon

saoul, ni mangé de viande depuis plus de quinze jours.

—Bien, bon enfant, venez avec moi et je vous offrirai bon souper, bon vin et bon accueil.

—Puis-je quitter mon poste ?

—Bah ! me répond-il, le caporal aura soin du poste jusqu'à votre retour.

Parbleu, je ne pus résister, il était si gentil-homme, et j'avais tellement faim, je le suivis, à cinq cents pas.

Ah ! bon Dieu, quelle veine !

Dans le coin d'une maison en ruines, je vis un grand feu au dessus duquel rôtissait un quartier de mouton—oh ciel ! l'odeur du roshif était si agréable !

Je me chauffe les mains, je sens les parfums de la cuisine et je vois dans un coin une couple de bouteilles de vin. L'eau m'en vient à la bouche.

Nous nous asseyons pour souper—je n'ai jamais tant mangé de ma vie—nous rongeons les os, le vin est excellent. Nous buvons "à la gloire" et nous parlons de la campagne.

Nous buvons "à la Patrie," "à la belle France," "à ma douce amie," "à l'amitié," et nous nous donnons une bonne poignée de mains—de mains qui croiseront peut-être l'épée demain matin.

Oui, monsieur, c'était la vraie chevalerie, deux ennemis qui partagent le même gigot de mouton, boivent le même vin et causent comme deux amis.

Mais le sommeil s'empare tellement de moi, que mes yeux se ferment peu à peu et mon bon ami me dit :

—Dormez, mon vieux ; je sais que vous avez eu bien des fatigues et que vous devez être éreinté ; dormez, tout est tranquille cette nuit, et je vous éveillerai avant le jour.

Voyez-vous, monsieur, j'étais tellement fatigué que j'oubliai mon devoir et que je m'endormis.

Pendant cette même nuit les avant-postes des deux armées étaient si rapprochés que des coups de feu furent échangés et en un instant tout fut en l'air. Je me sentis touché à l'épaule, je me réveillai croyant rêver, j'entendis la fusillade et mon ami criait :

—Allez à votre poste, on attaque...

Nous échangeâmes une poignée de mains et je courus à mon poste.

Oh, ciel ! l'ennemi était là et je vois mes hommes repoussés. Quel fut mon désespoir ! j'étais déshonoré.

Je m'élançai en avant, je ralliai mes braves, nous résistons, nous avançons, nous reprenons le poste et la fusillade cesse.

Je me crois sauvé, mais monsieur le colonel m'envoya chercher le lendemain matin.

—Où étiez-vous la nuit dernière, monsieur ?

—De garde au ravin.

—En êtes-vous bien sur ?

—Oui, monsieur.

—Où étiez-vous quand votre poste a été attaqué ?

Je reconnus qu'il était inutile pour moi de feindre plus longtemps et je confessai toute la vérité.

—Monsieur, me dit-il alors, vous avez très bien rallié vos hommes, sans cela, vous auriez été fusillé ; mais en punition de l'offense grave que vous avez commise, vous allez retourner à votre ancien rang de simple soldat, et vous pouvez vous considérer comme très heureux. Allez, monsieur, et faites votre devoir.

Oh ! mon Dieu ! je n'oublierai jamais ces paroles.

Je reçus l'ordre d'enlever mes épaulettes et mes galons d'or et je repris l'uniforme de simple soldat.

—Ah ! Français ! dit alors l'Anglais, c'est un bien grand malheur que vous ayez cédé à l'invitation de ce lancier, cependant vous devez vous estimer très heureux de n'avoir pas été fusillé. Si vous aviez été dans l'armée anglaise vous n'en auriez pas été quitte à si bon marché, je vous l'assure, pour avoir abandonné votre poste devant l'ennemi.

* * Voilà l'histoire telle que racontée, moins cependant les expressions baroques et la prononciation allemande que l'auteur prête au zouave afin de le rendre ridicule.

Voilà l'histoire, un récit français, dans lequel rien n'est français, ni même vraisemblable, puis